

‘Nec scire nefas’

‘Nec scire nefas’

Nieuwe bijdragen over Neolatijn voor
het onderwijs

Uitgegeven door

Dirk Sacré en Toon Van Houdt

Florivallis
Amersfoort
2013

Colofon

© Uitgeverij Florivallis en de auteurs, 2013
ISBN 978 90 75540 49 9

Inhoud

Toon VAN HOUDT	
Inleiding: terug van weggeweest?	7
Mon TORFS	
Francesco Petrarca en de geboorte van de Neolatijnse redevoering	25
Jeroen DE KEYSER	
<i>Emendati iustique interpretis munus</i> : vertalen in het Quattro-Cento	45
Aline SMEESTERS	
De la poésie d’amour à la poésie de naissance: Tibulle – Sannazar – Burgundius – Verbiest	73
Werner J.C. GELDERBLOM	
Een dichter-minnaar in Mechelen: de <i>Julia</i> van Janus Secundus	107
Toon VAN HOUDT	
Antieke geleerdheid en eigentijdse ervaring: enkele Neolatijnse teksten over melancholie	141
Shari BOODTS	
<i>Manes maximi et optimi poetae</i> . Imitatie en receptie van Catullus in de poëzie van Julius Caesar Scaliger (1484-1558)	177
Laurent GRAILET	
Auger Ghislain de Busbecq: un humaniste flamand chez les Turcs	197

Jeanine DE LANDTSHEER	
Van egels en mussen. Justus Lipsius aan zijn vriend Janus Dousa: een parodie op Catullus, <i>carmen</i> 3	215
Tom DENEIRE	
Bij Justus Lipsius op kot. Het wedervaren van Balthasar Moretus aan de hand van zijn briefwisseling met zijn vader (1592-1593)	235
Jan PAPY	
Justus Lipsius over drinkebroers en smulpapen. Een humanistenbrief aan Leuvense studenten en zijn Sene- caanse echo's	285
Marijke JANSSENS	
'Vis illustre exemplum?' De oudheid door de ogen van Justus Lipsius en Peter Paul Rubens	313
Dirk SACRÉ	
Sneeuwlandschappen, sneeuwballengevechten	335

Aline SMEESTERS*

DE LA POÉSIE D'AMOUR À LA POÉSIE DE NAISSANCE :
TIBULLE – SANNAZAR – BURGUNDIUS – VERBIEST

Pour qui souhaite prolonger de manière originale l'étude des textes de l'Antiquité classique, les imitations néo-latines auxquelles ces textes ont donné lieu peuvent constituer une piste digne d'intérêt. Particulièrement ludiques sont les cas d'imitations « en cascade », où chaque adaptation inspire à son tour une nouvelle transposition – ou plutôt, où chaque émule néo-latin s'inspire du même modèle classique, tout en tenant compte d'une série d'imitations antérieures. L'exemple qui sera développé dans cet article est tiré de la poésie de circonstance néo-latine, une veine d'écriture qui a connu un développement important à la Renaissance et jusqu'au XVII^e siècle. Nous verrons ainsi comment un poème amoureux de Tibulle a été imité dans ses mots et sa structure, mais adapté à une circonstance différente de la vie par un poète néo-latin de la fin du Quattrocento italien, Jacopo Sannazaro (Sannazar en français) : alors que le texte de Tibulle déplorait la maladie d'une amante, celui de Sannazar servit à célébrer l'accouchement d'une épouse. Le précédent instauré par Sannazar inspira ensuite d'autres poètes néo-latins : au XVII^e siècle, le poème fut ainsi réadapté (mais toujours en guise de billet de félicitations à l'occasion d'une naissance) par deux auteurs « belges » (c'est-à-dire originaires des anciens Pays-Bas espagnols) : un avocat gantois, Nicolaus Burgundius, et un collégien de Courtrai, qui devait par la suite se faire un nom comme Jésuite et missionnaire, Ferdinand Verbiest.

* Chargée de recherches FNRS à l'UCL.

Les quatre textes sont reproduits en annexe et accompagnés d'une traduction personnelle. Le lecteur trouvera également en annexe une gravure présentant une scène d'accouchement traditionnelle du XVII^e siècle, et un tableau comparatif synthétisant les recoupements possibles entre les quatre poèmes.

Preliminaire : l'imitation en litterature

Avant de commencer l'analyse des textes en eux-mêmes, une petite mise au point sur la notion d'imitation peut s'avérer utile. De nos jours, l'imitation en litterature a mauvaise presse : elle amène inévitablement à l'esprit les notions de plagiat et de manque d'inspiration personnelle. Dans le contexte des XVI^e et XVII^e siècles, ces reproches ne sont cependant pas justifiés. Avant que ne s'instaure le dogme contemporain de l'originalité, les principes de l'imitation/émulation et de l'insertion des auteurs dans la chaîne de la tradition ont longtemps régné en maîtres sur l'ensemble de la production littéraire. Je m'intéresserai plus particulièrement ici aux enjeux de l'imitation dans le cadre précis de la poésie de circonstance.

Si l'on considère les choses du point de vue de l'auteur, amené à produire un texte « de circonstance » dans un délai raisonnablement bref, il est évident que le recours à des « hypotextes » classiques et/ou néo-latins allégeait en un certain sens le processus d'écriture, que ce soit au niveau de la recherche d'idées (*l'inventio*), de la structuration de la matière (la *dispositio*) ou de la formulation (*l'elocutio*). Cependant, il ne constituait pas pour autant une solution de facilité : d'abord, parce qu'il supposait comme préalable une connaissance approfondie de la tradition littéraire ; ensuite, parce qu'il ne s'agissait pas simplement, pour

l'auteur, de « décalquer » un modèle, mais bien plutôt de « faire son propre miel » à partir des éléments butinés ici et là.

Si l'on considère à présent le rôle que les poèmes de circonstance avaient à remplir, il ressort que la pratique de l'imitation-émulation permettait (indépendamment des autres qualités du poème) d'assurer une partie de la satisfaction du destinataire (en l'occurrence, le père d'un nouveau-né recevant un billet de félicitations sous forme de poème latin). Cette satisfaction était assurée de trois manières : d'abord, en conférant au texte reçu un caractère indubitablement littéraire selon les codes de l'époque ; ensuite, en procurant au destinataire le plaisir d'identifier les allusions intertextuelles savamment distillées dans le poème ; et enfin, en créant une complicité entre le destinataire et l'auteur (l'un et l'autre ayant le sentiment de se comprendre entre eux, mais aussi, plus largement, d'appartenir au groupe des « initiés » capables de comprendre ce genre d'allusions).

Le destinataire déclaré de l'œuvre n'était bien sûr pas le seul à en profiter : les poèmes circulaient généralement parmi les proches de l'auteur et du destinataire (fiers, l'un de ce qu'il avait produit, l'autre de ce qu'il avait reçu) ; dans certains cas (comme pour le poème de Verbiest présenté ci-dessous), ils étaient publiés en plaquette à un petit nombre d'exemplaires, en vue d'être distribués parmi un cercle plus large de connaissances ; parfois aussi, ils se retrouvaient inclus dans des recueils de *Poemata* rassemblant le meilleur de la production d'un poète à un moment donné de sa vie, ou après sa mort. Donc, quand bien même le destinataire premier se serait « laissé tromper » et n'aurait pas perçu le caractère intertextuel d'un poème, ce lectorat élargi n'allait certainement pas manquer de s'en apercevoir – et c'est précisément de ce jeu avec la tradition qu'il pouvait tirer une bonne partie de son plaisir à lire un texte circonstanciel dont le contenu ne le concernait qu'indirectement, ou pas du tout. On voit

donc que dans ce processus fondé sur un bagage culturel partagé, il ne pourrait être question de plagiat, lequel consiste justement à tromper le public en faisant passer pour sien ce qui provient d'autrui. Rappelons qu'Aristote dans sa *Poétique* considérait le *plaisir de la reconnaissance* comme étant au fondement du plaisir esthétique.

1. Tibulle : variation sur un thème élégiaque (Ier siècle avant J.-C.)

Le poème dont il est ici question (*Corpus Tibullianum*, III, 10 = IV, 4) appartient au « cycle de Sulpicia », un cycle de poèmes fondé sur l'histoire d'amour d'une *docta puella* nommée Sulpicia et d'un jeune homme appelé Cerinthus.¹ Depuis le XIXe siècle surtout, la question de savoir si Tibulle fut réellement l'auteur de ce cycle a souvent été débattue. Par convention, dans la suite de cet article, je désignerai le poème qui nous occupe sous l'expression « élégie de Tibulle » – mais sans pour autant me prononcer sur la question de sa paternité. La solution habituellement admise est que le cycle doit être divisé en deux groupes de textes, révélant deux personnalités poétiques différentes : une série de billets poétiques, qui auraient été composés au jour le jour par Sulpicia elle-même ; et une série de poèmes plus longs, qui seraient autant de réélaborations

¹ Une excellente synthèse sur le cycle de Sulpicia est fournie par Roberta Piastrì, 'Il Ciclo di Sulpicia (*Corpus Tibullianum* III 8–18 = IV 2–12)', *Bollettino di Studi Latini*, 28/1 (1998), 105–131 ; pour la réception du cycle à l'époque moderne, voir : Mathilde Skoic, *Reading Sulpicia : Commentaries 1475 – 1990* (Oxford : Oxford University Press, 2002). Sur le poème III, 10 = IV, 4 : S. C. Fredericks, 'A Poetic Experiment in the Garland of Sulpicia (*Corpus Tibullianum*, 3,10)', *Latomus*, 35 (1976), 761–782 ; John C. Yardley, 'The Roman Elegists, Sick Girls, and the *Soteria*', *The Classical Quarterly*, 27/2 (1977), 394–401. Signalons une traduction néerlandaise en vers de Jean-Pierre Guépin dans 'De krans van Sulpicia', *Hermeneus*, 36/9 (1965), 209–217.

artistiques de ces billets. Il n'y a pas de consensus concernant l'auteur de la seconde série : selon certains, il s'agirait effectivement de Tibulle ; d'autres évoquent un poète inconnu (appelé alors *amicus Sulpiciae*) ; d'autres encore croient y reconnaître Ovide. Le poème III, 10 (= IV, 4) appartient à la série des « réélaborations » ; il correspondrait au billet III, 17 (= IV, 11) dans lequel Sulpicia se plaint d'être malade. Il ne faut cependant pas oublier que la maladie de l'amante est aussi un thème élégiaque classique, qui a également été traité par Properce (II, 28) et par Ovide (*Amours*, II, 13).

Signalons rapidement un problème textuel : depuis le XVe siècle (à la suite de *codices deteriores vel Italorum lectiones saec. xv*), les vers 21–22 ont souvent été déplacés et transposés après le vers 16, ce qui produit effectivement un sens plus satisfaisant. Mais ce problème d'établissement du texte n'est pas essentiel pour mon propos : je ne m'y attarderai donc pas.

Venons-en donc au contenu du poème. Le locuteur doit sans doute être identifié au poète lui-même, qui parle en tant que tierce personne et spectateur de l'histoire de Sulpicia et Cerinthus. Le poème s'ouvre sur une prière à Apollon, invoqué comme dieu médecin et supplié de venir en aide à la jeune femme malade. Le poète lui suggère, non sans humour, qu'il ne lui sera pas désagréable de poser ses 'mains guérisseuses' (*medicae manus*, v. 4) sur une si belle femme. Le dieu est invité à apporter avec lui toutes les drogues et les incantations (*sapores, cantus*) aptes à soulager les corps affaiblis (v. 9–10). Toujours dans le cadre de cette prière, le poète introduit le personnage de Cerinthus, plein d'inquiétude pour son amie, oscillant entre les vœux fervents et les amers reproches aux dieux (v. 11–14). Les vers 15–16 amorcent un tournant dans le texte : le poète, changeant d'interlocuteur, interpelle directement le jeune homme, l'invitant à laisser de côté ses craintes (*Pone metum, Cerinthe*) et l'assurant du salut certain (ou

lui annonçant la guérison effective ?) de sa bien-aimée (*salva puella tibi est*). Qu'il garde ses larmes pour le jour où elle se montrera froide envers lui ! En l'occurrence, elle lui est toute acquise (vers 21–22, 17–18). A partir du vers 19, le poète s'adresse à nouveau à Apollon, dont il flatte habilement la vanité : ce sera pour le dieu une grande gloire que d'avoir assuré le salut de deux personnes (Sulpicia mais aussi Cerinthus) en se contentant d'en secourir une seule. Le poème se clôt sur le tableau des actions de grâce que les deux amants ne manqueront pas de rendre à leur divin bienfaiteur (v. 23–24), provoquant la jalousie des autres dieux (v. 25–26).

L'idée des 'deux personnes sauvées à travers une' est en fait un *topos* qui se retrouve dans les autres poèmes élégiaques sur la maladie de l'aimée² : Ovide, *Amours*, II, 13, vers 15 (*in una parve duobus*) et Properce, II, 28, vers 41 (*si non unius, quaeso, miserere duorum*). On le rencontre également dans l'*Héroïde* XI d'Ovide, où Macaré déclare à sa sœur Canacé, enceinte de lui : *vive, nec unius corpore perde duos* (vers 60). Mais dans ce cas précis, le *topos* se pare d'une ambiguïté : s'agit-il de sauver la femme et l'amant, ou la femme et le bébé ? Ce lieu commun, comme nous allons le découvrir, a été repris dans les trois poèmes néo-latins ici étudiés, qui traitent justement d'accouchements.

2. Jacopo Sannazaro : de la maladie de l'amante à l'accouchement de l'épouse (vers 1500)

Jacopo Sannazaro (1458–1530), dit en latin Actius Sincerus Sannazarius, est un auteur originaire de Naples, actif à la fin du

² Sur ce lieu commun : Esther Bréguet, 'In una parve duobus : Thème et clichés', in *Hommages à Léon Herrmann*, Collection Latomus, 44 (Bruxelles, 1960), pp. 205–214.

Quattrocento et au début du XVI^e siècle.³ Son œuvre se partage entre l'italien et le latin, l'inspiration sacrée et les sujets païens. La postérité a surtout retenu son *De partu virginis*, un long et magistral poème épique sur l'accouchement de la Vierge Marie.

Sannazar a fait partie de l'académie littéraire napolitaine, à la tête de laquelle se trouvait alors le grand poète néo-latin Giovanni Pontano. Ce dernier a été l'instigateur d'une veine de « lyrisme familial » néo-latin.⁴ Il a ainsi composé un *De amore coniugali* en trois livres, qui renferme notamment des berceuses latines pour son fils encore nourrisson.⁵ L'étude des particularités stylistiques de ces berceuses (les *Naeniae*) démontre qu'elles se nourrissent en partie de l'œuvre amoureuse des élégiaques augustéens, chez qui Pontano a puisé tout un vocabulaire de la tendresse et de l'affection.⁶ Dans le poème que nous allons étudier, Sannazar se situe dans la même mouvance de lyrisme familial abreuvé aux sources des élégiaques augustéens.

Le poème qui nous intéresse, généralement classé comme l'élegie I, 4, est adressé à un ami de Sannazar, Antonio Diaz

³ Une bonne introduction générale à cet auteur est fournie par la notice 'Sannazaro (Jacopo)' de Jean-Claude Ternaux dans *Centuria Latinae : Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières offertes à J. Chomarat*, ed. Colette Nativel, Travaux d'Humanisme et Renaissance, 314 (Genève : Droz, 1997), pp. 711–718.

⁴ Perrine Galand-Hallyn, 'Un aspect de la poésie latine dans la France de la Renaissance: le "lyrisme" familial', in *Actes des quatrième rencontres classiques de l'Université de Paris XII-Créteil = Chloé*, 4 (2002), 25–40.

⁵ Liliana Monti Sabia, 'Un Canzoniere per una moglie : realtà e poesia nel *De Amore Coniugali* di Giovanni Pontano', in *Poesia umanistica latina in distici elegiaci : Atti del Convegno Internazionale (Assisi, 15–17 maggio 1998)*, eds. G. Cortanzaro, F. Santucci (Assisi : Accademia Propertiana del Subasio, 1999), pp. 23–65.

⁶ Aline Smeesters, 'Les berceuses latines de Pontano et leurs sources antiques', *Humanistica Lovaniensia*, 53 (2004), 93–114.

Garlon, comte d'Alife,⁷ à l'occasion de la naissance d'un de ses enfants.⁸ Il date probablement des environs de 1500.⁹ Le titre varie suivant les manuscrits et les éditions, et le texte lui-même se présente sous plusieurs états. Le cas n'est pas rare dans l'oeuvre de Sannazar, éternel insatisfait, qui retravaillait et améliorait inlassablement ses poèmes. L'élégie en question fut éditée pour la première fois en 1528. L'édition « canonique » est celle des *Opera omnia*, parue à Venise chez P. Manuzio cinq ans après la mort de Sannazar, et fondée sur un manuscrit transmis par Sannazar à un ami – cet ami étant, justement, l'Antonio Diaz Garlon de notre poème. Dans la mesure où il n'existe pas encore d'édition critique moderne des élégies de Sannazar, je me baserai ici sur le texte de la grande édition du XVIII^e siècle par Broukhusius, qui suit l'édition canonique de 1535.¹⁰

⁷ Antonio Diaz Garlon (? – 1547), d'origine espagnole, était le neveu de Pasquale ou Pascasio Diaz Garlon, trésorier général du règne aragonais de 1460 à 1497 au moins ; son épouse était Cornelia Piccolomini. Sannazar, dont il fut plus tard l'exécuteur testamentaire, le cite dans son élégie II, 2 parmi les poètes de son époque (vv. 41–44). Sur ce personnage : Lucia Gualdo Rosa, 'A proposito degli epigrammi latini del Sannazaro', in *Acta Conventus Neo-Latini Amstelodamensis : Proceedings of the Second International Congress of Neo-Latin Studies (Amsterdam, 19–24 August 1973)*, ed. P. Tuynman, G.C. Kuiper, E. Kessler (München: Fink, 1979), pp. 453–476 (p. 40); Camillo Querno, *La guerra di Napoli*, ed. D. d'Alessandro (Napoli : Loffredo, 2004), pp. 99 et 154, note 96 ; Benedetto Croce, *La Spagna nella vita italiana durante la rinascenza*, seconda edizione riveduta (Bari : Laterza, 1922), p. 39 ; C.E. Ricca, *La nobiltà delle due Sicilie*, I/4 (Napoli : de Pascale, 1869), p. 631.

⁸ Introduction et traduction anglaise de cette élégie dans : Ralph Nash, *The Major Latin Poems of Jacopo Sannazaro* (Wayne State University Press, 1996), pp. 100–101.

⁹ Antonio Altamura, *Jacopo Sannazaro* (Napoli : Viti, 1951), p. 174.

¹⁰ Sur l'histoire du texte des élégies : Antonio Altamura, *La tradizione manoscritta dei Carmina del Sannazaro* (Napoli : Viti, 1957) ; Lucia Gualdo Rosa, 'L'Accademia Pontaniana e la sua ideologia in alcuni componimenti giovanili del Sannazaro', in *Acta Conventus Neo-Latini Cantabrigiensis : Proceedings of the Eleventh*

La structure de l'élégie sannazarienne (longue de trente vers) est largement empruntée à l'élégie de Tibulle. Cette imitation structurelle se combine avec des imitations ponctuelles d'autres passages, majoritairement tirés des élégiaques augustéens (Tibulle, Ovide et Properce, ce dernier étant souvent reconnu comme un des poètes favoris de Sannazar).¹¹ Passons rapidement la première moitié du poème en revue, en soulignant les rapprochements avec l'élégie de Tibulle. Ici aussi, le poème s'ouvre sur une prière appelant une divinité à porter secours à une jeune femme ; mais il s'agit cette fois, non plus d'Apollon, mais de Lucine, la déesse des accouchements. Au-delà de l'imitation tibullienne, Sannazar s'inspire aussi de la formule traditionnelle antique de prière des parturientes, dont témoigne Térence dans deux de ses comédies : *Iuno Lucina, fer opem, serva me, obsecro* (*Adelphoe*, 487 = *Andria*, 473). Comme Apollon chez Tibulle, Lucine est appelée à apporter avec elle ses « médecines », onguents et herbes (v. 7–8). Au vers 9, nous

International Congress of Neo-Latin Studies (Cambridge, 30 July–5 August 2000), ed. R. Schnur (Tempe : Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2003), pp. 61–77 ; Michela Magris, 'Per la traduzione delle *Elegie* di Jacopo Sannazaro', in *La Serenissima e il Regno : Nel V Centenario dell'Arcadia di Jacopo Sannazaro*, eds. D. Canfora, A. Caracciolo Arico (Bari : Cacucci, 2006), pp. 473–478.

¹¹ Par exemple : les expressions *tot mala ferre* (v. 6), *annosum merum* (v. 16) et *remitit Amor* (v. 22) se retrouvent en même position métrique chez Tibulle (I, 6, 82 ; III, 6, 58 ; II, 4, 4) ; le vers 5 (*Illa quidem insueto languet male firma dolore*) évoque Ovide, *Ars*, II, 319 (*Illa quidem valeat, sed si male firma cubarit*) ; le vers 2 (*Auxilio digna est quam tueare tuo*) rappelle Properce, III, 15, 36 (*digne Iovis natos qui tueare senex*). Sur les affinités entre Sannazar et Properce, voir les articles de Godo Lieberg ('Properzio in alcuni passi dell'elegia II, 1 di Jacopo Sannazaro', in *Bimillenario della morte di Properzio : Atti del Convegno Internazionale di Studi Properziani* (Roma – Assisi, 21–26 maggio 1985), eds. G. Catanzaro – F. Santucci (Assisi : Porziuncola, 1986), pp. 313–318 ; 'Jacopo Sannazaro *Eleg.* II 1 e Properzio', in *Filologia e forme letterarie : Studi offerti a Francesco della Corte*, 5 vols (Urbino : QuattroVenti, 1987), V, 461–471 ; 'De necessitudinibus, quae Sannazario cum poetis veteribus, imprimis Propertio, intercedunt', *Vita Latina*, 108 (Dec. 1987), 18–24).

retrouvons l'image du jeune homme (ici, le mari) tourmenté d'inquiétude ; et au vers 10, l'idée que la divinité invoquée pourra sauver deux personnes à travers une (*sic una poteris sorte levare duos*). Au vers 11, le poète rassure le mari, en utilisant une formule comparable à celle de Tibulle : *metum iam comprime, Garlon (/ / Pone metum, Cerinthe)*. Enfin, aux vers 12–16, nous reconnaissons le motif du culte « à l'antique » rendu aux dieux (sous forme d'offrandes d'aromates et de vin).

Mais Sannazar introduit aussi de nouvelles images, qui seront reprises à l'occasion par ses épigones. Ainsi, aux vers 3–4, le poète brosse à Lucine un émouvant tableau de la jeune femme en détresse et en prière : *Te vocat et madidis solam suspirat ocellis, / et roseo tacitas fundit ab ore preces* ('elle t'appelle, et soupire après toi seule, ses beaux yeux baignés de larmes ; / et de sa bouche de rose, elle exhale de silencieuses prières'). Plus loin, aux vers 17–19, le poème prend un nouveau départ : la jeune femme accouche (*iam parit, iam puerum est enixa*), et Sannazar enchaîne ensuite sur une description idéalisée du bébé nouveau-né. Cette description occupe toute la dernière partie du poème, jusqu'au vœu final des vers 29–30. Aux vers 19–20, le poète prend le jeune père (ou le lecteur ?) à témoin de la beauté de l'enfant et de sa ressemblance avec sa mère, à travers deux questions ou exclamations : *vides, ut lumine matrem / exprimat ? En, tenero quantus in ore decor !* ('vois-tu comme il a les yeux de sa mère ? Ah, que de grâce dans ce tendre visage !'). Les vers 21–28 développent une longue comparaison entre l'enfant et le petit Cupidon (avec son carquois et ses flèches dorées, ses ailes légères, ses cheveux rejetés négligemment derrière ses épaules...). On trouve aussi une allusion à l'enfant de la quatrième bucolique de Virgile : ainsi, les vers 29–30 (*ridere parenti assuesce*) évoquent irrésistiblement le célèbre passage virgilien du sourire échangé entre le bébé et sa mère.

Dans l'ensemble, l'ambiance qui se dégage du poème de Sannazar est faite de douceur, d'élégance et de charme. Nous allons trouver quelque chose de semblable, et en même temps de très différent, dans le troisième poème de notre série : celui de Nicolaus Burgundius.

3. Nicolaus Burgundius : une scène de genre (avant 1621)

Nicolaus Burgundius, alias Nicolas de Bourgogne (Enghien 1586 – Bruxelles 1649) était un descendant bâtard de la maison princière de Bourgogne ; à l'époque qui nous occupe, il travaillait comme avocat à Gand.¹² En 1621, il publia à Anvers un recueil de *Poemata* dans lequel figure l'élégie en question, composée pour l'accouchement de l'épouse d'un ami : Adrien le Prévost de Basserode, seigneur d'Inghiem¹³ et échevin de la ville de Gand.

¹² Sur cet auteur, encore très peu étudié : *Biographie Nationale*, 44 vols (Bruxelles : Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux Arts de Belgique, 1866–1986), II (1868), 852–857 ; René Dekkers, *Bibliotheca Belgica Juridica*, Verhandelingen Kon. Acad. van België, Klasse der Letteren, 14 (Bruxelles, 1951), p. 23 ; Frans Steyaert, 'Puteanus criticized by a former student', *Lias*, 3 (1976), 132–138 ; Bernard Antoon Vermaseren, *De katholieke Nederlandsche geschiedschrijving in de XVI^e en XVII^e eeuw over den opstand* (Maastricht : Van Aelst, 1941), pp. 266–272.

¹³ L'ouvrage *Recherche des antiquitez et noblesse de Flandres de Philippe de l'Espinoy* (Douai : veuve Wyon, 1631) mentionne « Adrien le Prévost dict de Basserode, escuier, seigneur d'Inghiem, Desmarés etc » parmi les échevins des parchons de la ville de Gand pour l'année 1610 (p. 972). Il est précisé qu'Adrien est le premier de sa famille à être venu résider à Gand ; que les le Prévost de Basserode, « d'ancienne extraction et noblese militaire », sont originaires de Lille en Flandre gallicane ; et que parmi leurs « terres, hameaux, villages et seigneuries » figurent « Lomme, Campingehem, Face, Barghes, Flecquieres, Ghermanet, Inghiem, Desmarez, et autres ». Plusieurs de ces noms correspondent encore aujourd'hui à des localités de la région Nord-Pas-de-

L'élégie reproduit la structure tibullienne ; mais elle reprend aussi un certain nombre d'images au poème de Sannazar, que Burgundius devait certainement connaître.¹⁴

Parmi les éléments inspirés de Tibulle, on retrouve l'invocation à la divinité qui ouvre le poème. Cette fois, c'est Junon qui est appelée à poser ses *medicas manus* sur la tendre jeune femme. Mais Burgundius fait preuve d'une certaine indécision pour identifier la déesse compétente pour les accouchements : ainsi, aux vers 3–4, il propose par prudence d'autres appellations : *Sive probes Phoebe, seu vis Lucina vocari, / Seu mage de vultu triplix nomen ames* ('soit que tu veuilles être appelée Phébé, soit Lucine, / soit la déesse à la triple apparence'). Cette indécision reflète en fait l'imprécision des Anciens, chez qui l'épithète *Lucina*, « celle qui amène (l'enfant) à la lumière », était appliquée tantôt à Junon tantôt à Diane.¹⁵ Autre élément tiré de l'élégie de Tibulle : l'idée que la divinité sauvera plusieurs personnes à travers une est formulée au vers 13 (*omnia servabis, tantum servaveris unam*). On retrouve également le motif des craintes de l'époux (v. 16 : *ab nimium dominae vir timet ille suae* !), et le

Calais, dans les arrondissements de Lille (Lomme, Capinghem), Dunkerque (Bergues), Cambrai (Flesquières) et Saint-Omer (Inghem).

¹⁴ Sur la diffusion de l'œuvre de Sannazar dans les anciens Pays-Bas : Antonius J. E. Harmsen, 'Sannazaro nella letteratura olandese', in *Acta Conventus Neo-Latini Bariensis : Proceedings of the Ninth International Congress of Neo-Latin Studies (Bari, 29 August–3 September, 1994)*, ed. R. Schnur (Tempe : Medieval and Renaissance Texts et Studies, 1998), pp. 305–313. Signalons que l'élégie de Sannazar avait été reprise dans l'anthologie *Deliciae CC. Italarum Poetarum* de Janus Gruterus, 2 vols (Frankfurt, 1608), II, 674.

¹⁵ Catulle témoigne de cette ambiguïté dans la prière du *carmen* 34 : «O fille de Latone [=Diane] [...], c'est toi que les femmes invoquent sous le nom de Junon Lucine dans les douleurs de l'enfantement» (v. 5 et 13–14, traduction de G. Lafaye, Les Belles Lettres, 1998). Les vers 15–16 du chant séculaire d'Horace, dont Burgundius reproduit la structure syntaxique, illustrent la prudence des invocations à la déesse des accouchements : plusieurs appellations sont proposées afin que la déesse puisse choisir celle qu'elle préfère.

réconfort apporté par le poète, qui interpelle l'intéressé pour le rassurer (v. 19 : *Prevosti, iam pone metus*).

Fort probablement inspirées de Sannazar, par contre, sont les descriptions de la femme en prière et du nouveau-né plein de charme. Remarquons que la femme en prière, mise en scène aux vers 9–10, n'est plus la parturiente elle-même mais une *nutrix* : la future nourrice de l'enfant, ou peut-être la sage-femme ? La description de la beauté du nourrisson et de sa ressemblance avec ses parents couvre les vers 21–24. On retrouve aussi, au vers 29, l'image virgilienne du sourire échangé entre enfant et parents (*tu quoque, parve puer, disce arridere parenti*).

Si les rapprochements avec Sannazar sont indéniables, le traitement des images est pourtant tout différent. Une lecture plus approfondie révèle que Burgundius a transformé le gracieux tableau de Sannazar en une véritable scène de genre, où le réalisme se teinte d'un humour bon enfant. Ainsi, la femme qui accouche ne se contente pas de silencieuses prières : elle pousse de grands cris (*clamores*, v. 17). Elle n'est pas non plus seule dans son épreuve : tout un groupe de femmes l'entoure, et se tient prêt à recueillir le nouveau-né pour le laver à l'eau claire (v. 20–25). A l'époque, il était en effet de tradition que des femmes soient présentes lors des accouchements : non seulement la sage-femme, mais aussi des amies, des voisines, des proches..., venues soutenir la parturiente, s'occuper de l'enfant et apporter leur aide en cas de besoin. Burgundius nous brosse un tableau éloquent de cette assemblée : les femmes s'exclament à qui mieux mieux, s'émerveillent devant l'enfant, cherchent à cerner ses ressemblances physiques avec l'un ou l'autre parent (v. 21–24). Le mari, pour sa part, apparaît un peu dépassé par les événements : pendant l'accouchement, il est tout pâle et s'éponge le visage (v. 17); après la naissance, il attend impatiemment de pouvoir embrasser son enfant, mais les femmes chargées de sa première

toilette, prises par leurs bavardages, ne semblent pas pressées de lui présenter son fils (v. 25–28).

Le réalisme de la scène brossée par Burgundius est confirmé par une gravure plus ou moins contemporaine (1633) du Français Abraham Bosse (voir l'annexe). Sur cette scène d'accouchement, la parturiente est représentée entourée de nombreuses femmes ; le mari est également présent, le regard tourné non vers son épouse mais vers le spectateur. En-dessous de la gravure, une série de quatrains français expriment les sentiments de quatre des personnages : l'accouchée qui se plaint, la sage-femme qui la rassure, le mari soulagé après de fortes inquiétudes, et la dévote qui prie Dieu de hâter la délivrance. On ne pourrait rêver d'illustration plus fidèle au poème de Burgundius...

4. Ferdinand Verbiest : des commères aux « bonnes fées » (1639–1640)

Le quatrième et dernier poème de notre série est l'œuvre de Ferdinand Verbiest (Pittem 1623 – Pékin 1688).¹⁶ Originaire de Flandre occidentale, Verbiest s'est rendu célèbre comme missionnaire jésuite en Chine, exerçant notamment la fonction d'astronome à l'observatoire impérial de Pékin. Mais le poème qui nous occupe est bien antérieur à ces événements¹⁷ : il fut composé

¹⁶ Les activités de missionnaire et de savant de Ferdinand Verbiest ont fait l'objet d'innombrables études ; pour une introduction générale, voir : *Nouvelle Biographie Nationale* (Bruxelles : Académie Royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 1988–), II (1990), 379–383 ; *Ferdinand Verbiest s.j. (1623–1688) : Jesuit Missionary, Scientist, Engineer and Diplomat*, ed. J. W. Witek s.j. (Nettetal : Steyler, 1994) ; *Nationale Herdenking Ferdinand Verbiest s.j. 1623–1688*, ed. V. Arickx (Pittem : Verbiestcomité, 1988).

¹⁷ Sur ce poème et le cycle auquel il appartient : Noël Golvers, 'The Latin Youth Poetry of F. Verbiest s.j. (1623–1688) rediscovered', *Humanistica Lovaniensia*, 41

par Verbiest à l'âge de 16 ans, alors qu'il fréquentait le collège jésuite de Courtrai comme élève de la classe de rhétorique.¹⁸

Il ne s'agit pas d'un poème isolé, mais de la première pièce d'un cycle composé de six élégies et de quatre épigrammes (toutes de Verbiest). Ce cycle célèbre la naissance, le 18 octobre 1639, de la nouvelle « dame de Pittem » (le village natal du jeune poète). La seigneurie de Pittem était revenue par mariage à une famille espagnole (les De Zuñiga) qui vivait alors à Madrid. Pour gérer leurs biens situés dans les anciens Pays-Bas, les De Zuñiga faisaient appel à des administrateurs locaux. Or, le responsable de la perception des rentes seigneuriales de Pittem était justement Joost Verbiest, le père de Ferdinand.¹⁹ En 1639, Joost obtint une

(1992), 296–322 ; Noël Golvers, 'Het verloren gewaande *genethliacum* (geboortegedicht) voor Doña Inès de Zuñiga y Fonseca (etc.), dame van Pittem (1640), jeugdwerk van Ferdinand Verbiest', in *Vriendenboek Valère Arickx*, red. W. Devoldere (Roeselare : Vlaamse Vereniging voor Familiekunde, 2000), pp. 109–115 ; Marcus de Schepper, '« Onbekende » Zuid-Nederlandse embleemdrukken', in *De steen van Alciato : Literatuur en visuele cultuur in de Nederlanden : Opstellen voor prof. dr. Karel Porteman bij zijn emeritaat*, ed. M. van Vaeck (Leuven : Peeters, 2003), pp. 1085–1118 (pp. 1087–1088) ; Aline Smeesters, *Aux rives de la lumière : La poésie de la naissance chez les auteurs néo-latins des anciens Pays-Bas entre la fin du XV^e et le milieu du XVII^e siècle*, *Supplementa Humanistica Lovaniensia*, 29 (Leuven, Leuven University Press, 2011), pp. 400–456.

¹⁸ Cf. la notice finale de la publication : *ita accinebat Ferdinandus Verbiest Pitthemensis, rhetor Collegii Cortraceni Societatis Iesu*. La naissance célébrée datant du 18 octobre 1639 et la publication de 1640, le poème a dû être composé pendant l'année scolaire 1639–1640 (courant de début octobre 1639 à la mi-septembre 1640) ; il est donc antérieur à l'anniversaire de 17 ans de Verbiest (le 9 octobre 1640).

¹⁹ Sur la famille de Verbiest, voir les articles de Valère Arickx : 'De Familie van Ferdinand Verbiest te Pittem', in *Nationale Herdenking*, pp. 29–35 ; 'De Familie van Ferdinand Verbiest s.j., Missionaris, Mandarijn en Astronoom (1623–1688)', *De Vlaamse Stam*, 26 (1990), 185–221 ; 'New findings on the life and family of Ferdinand Verbiest', in *Ferdinand Verbiest s.j. (1623–1688) : Jesuit Missionary*, pp. 23–30.

promotion qui augmenta ses revenus et son statut social. Son fils Ferdinand avait donc toutes les raisons de célébrer la naissance de la petite Iñez, fille de Fernando et Isabel de Zuñiga, qui naquit à Madrid à la fin de cette même année. Son cycle poétique eut aussitôt les honneurs de la publication : il parut en 1640 à Courtrai, sous la forme d'une petite brochure de vingt-quatre pages in-quarto. Le fait que cette brochure ait été publiée aux presses de la veuve de Jean van Ghemmert – la maison d'édition qui publiait aussi les programmes des pièces de théâtre jouées au collège de Courtrai –, et que Verbiest y soit explicitement présenté comme *rhetor Collegii Cortraceni Societatis Iesu*, semble suggérer que l'ouvrage bénéficiait du soutien des Jésuites, qui devaient voir dans cette démonstration d'un talent poétique précoce une belle vitrine pour leur enseignement. Malgré quelques maladresses, le cycle est en effet d'une grande qualité eu égard au jeune âge de son auteur – peut-être celui-ci a-t-il pu bénéficier de l'aide du grand poète néo-latin jésuite Sidronius Hosschius qui enseignait alors dans le même collège.

Le poème qui nous occupe, plus long et plus touffu que ceux de Sannazar et de Burgundius, est parcouru d'influences variées. Verbiest y témoigne d'une bonne connaissance des auteurs classiques, en particulier Ovide (un auteur favori de l'enseignement jésuite)²⁰, mais aussi de certaines œuvres néo-latines, notamment les berceuses de Pontano.²¹ Pour la structure, Verbiest s'inspire très

²⁰ On trouve ainsi des rapprochements entre le vers 10 (*Eripe, quamque potes, nam potes, adfer opem*) et Ov., *Pont.*, II, 9, 6 (*Quamque potes profugo (nam potes) adfer opem*) ; le vers 22 (*Nostraque sunt illo gaudia nata diè*) et Ov., *Tr.*, V, 5, 46 (*At non sunt ista gaudia nata diè*) ; le vers 28 (*Et, quo non possum corpore, mente sequar*) et Ov., *H.*, 18, 30 (*Et quo non possum corpore, mente feror*) ; etc.

²¹ Les vers 61–62 (*Naeniolis teneras mulcent puerilibus aures ; / Illa canit, vocat haec : « blandule somne, veni »*) sont à rapprocher des berceuses (*Naeniae*) de Pontano, en particulier la première où revient le refrain *Somme, veni, venias, blandule somne, veni* (Pontano, *De amore coningali*, II, 8, 2 et II, 8, 4).

probablement, non seulement de Tibulle, mais aussi de l'élegie de Burgundius, comme le tableau comparatif le met en évidence (voir annexe). Sur base de ce seul poème, on ne peut pas affirmer avec certitude que Verbiest connaissait aussi l'élegie de Sannazar ; mais le reste du cycle nous confirme qu'il était familier de l'œuvre du poète napolitain.²² Cette familiarité du jeune Verbiest avec les néo-latins est à souligner, et ce d'autant plus que les *auctores recentiores* ne figuraient pas au programme « officiel » des collèges jésuites (la *ratio studiorum* conseillant aux professeurs de se concentrer sur les auteurs antiques).

Au fil de la lecture de l'élegie de Verbiest, nous retrouvons donc les ingrédients désormais typiques : l'invocation à la déesse des accouchements (v. 1, *Lucina fave*), avec l'allusion à ses 'mains guérisseuses' (v. 4, *medicas manus*) ; le tableau de la femme en prière (v. 3–4) ; l'idée que la divinité a le pouvoir de sauver (ou de perdre) deux personnes en une (v. 5 : *ab nisi succurras, perdes duo corpora in uno*) ; les craintes du père, que le poète interpelle pour le rassurer (v. 19 : *pone metum, Fernande*) ; et enfin le sourire « virgilien » du bébé (v. 31).

La touche nouvelle apportée par le poème de Verbiest tient dans le fait que les « commères » de Burgundius ont été remplacées par des allégories de Vertus, qui viennent se pencher sur le berceau comme des bonnes fées. Le caractère édifiant de la scène, mais aussi l'usage de figures allégoriques, sont bien dans la veine des créations poétiques et artistiques jésuites (ou plus généralement catholiques) de cette époque. Le motif est introduit au vers 45, où l'enfant 'attire près de son berceau les Déeses stupéfaites' (*attonitas rapit ad cunabula Divas*). Les allégories sont précisées aux vers 49–50 : il s'agit de l'Honnêteté, la Modestie, la Pudeur et la Piété (*Probitas, Modestia, Pietas, Pudor*). Ce sont elles qui s'exclament face à

²² La première des épigrammes s'inspire d'une pièce similaire de Sannazar (épigramme I, 11).

la beauté de l'enfant (v. 56) et qui admirent toutes les parties de son corps (v. 57–58), comme le faisaient les femmes dans l'élégie de Burgundius. Les allégories posent également d'autres gestes : elles apportent des fleurs à l'enfant (v. 51–52), balancent son berceau (v. 59), lui chantent des berceuses (v. 61–62). Le poème se clôt sur l'image du bébé qui découvre tout cela avec un plaisir étonné. Les autres poèmes du cycle vont donner la parole aux différentes allégories ; mais nous sortons là du cadre fixé pour cette étude.

Conclusion

Nul ne songerait à nier les liens d'imitation étroits qui unissent les quatre poèmes étudiés. Et pourtant, que de variété dans les ambiances qui émanent de chacun d'eux : un poème d'amour dans la plus pure tradition élégiaque antique s'est transformé en une élégante pièce de lyrisme familial dans la veine des néo-latins italiens, avant de devenir une scène de genre flamande au réalisme teinté d'humour, puis un tableau allégorique reflétant à la fois le souci moral et l'esthétique visuelle des Jésuites. Ainsi, les mêmes ingrédients de base ont pu se prêter à des accommodations infiniment variées, et renouveler sans cesse leur saveur chez des auteurs qui tous se revendiquaient de la même tradition classique. D'autres maillons de cette chaîne de réécritures restent sûrement à découvrir dans l'immense corpus de la poésie néo-latine, encore si peu exploré....

Université Catholique de Louvain
Institut des civilisations, arts et lettres
Place Blaise Pascal, 1 (bte L3.03.31)
B-1348 Louvain-la-Neuve
aline.smeesters@uclouvain.be

ANNEXES

1.1. Tibulle, texte latin²³*Elegia* III, 10 = IV, 4

Huc ades et tenerae morbos expelle puellae, Huc ades, intonsa, Phoebe superbe, coma ; Crede mihi, propera, nec te iam, Phoebe, pigebit Formosae medicas applicuisse manus.	
Effice ne macies pallentes occupet artus, Neu notet informis candida membra color, Et quodcumque mali est et quidquid triste timemus, In pelagus rapidis evehat amnis aquis.	5
Sancte, veni, tecumque feras, quicumque saporis, Quicumque et cantus corpora fessa levant ; Neu iuvenem torque, metuit qui fata puellae Votaque pro domina vix numeranda facit ; Interdum vovet, interdum, quod langueat illa, Dicit in aeternos aspera verba deos.	10
Pone metum, Cerinthe : deus non laedit amantes ; Tu modo semper ama : salva puella tibi est ; Nil opus est fletu : lacrimis erit aptius uti, Si quando fuerit tristior illa tibi.	15 21 22
At nunc tota tua est, te solum candida secum Cogitat, et frustra credula turba sedet. Phoebe, fave : laus magna tibi tribuetur in uno Corpore servato restituisse duos.	17 20
Iam celeber, iam laetus eris, cum debita reddet Certatim sanctis laetus uterque focus ; Tunc te felicem dicet pia turba deorum, Optabunt artes et sibi quisque tuas.	23 25

²³ Texte tiré de : *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, éd. M. Ponchont, 9^e tirage (Paris : Les Belles Lettres, 1989), pp. 175–176.

1.2. Tibulle, traduction

Approche et chasse la maladie loin d'une tendre jeune femme,
 Approche, noble Phébus à la longue chevelure :
 Crois-moi, hâte-toi, et, Phébus, tu ne regretteras pas
 D'avoir posé sur une beauté tes mains qui guérissent.
 Empêche la maigreur de s'emparer de ses membres pâlis ; 5
 Qu'une teinte terreuse n'enlaidisse pas son corps satiné,
 Et que tout le mal, et tout ce que nous redoutons de triste,
 Soit emporté vers la mer par un fleuve aux eaux rapides.
 Viens, ô divin, et apporte avec toi toutes les drogues
 Et toutes les incantations qui soulagent les corps fatigués ; 10
 Ne tourmente pas un jeune homme qui craint la mort de son amie,
 Et formule pour sa maîtresse des vœux indénombrables ;
 Tantôt il fait des vœux, tantôt, parce qu'elle se porte moins bien,
 Il adresse d'amères paroles aux dieux immortels.
 Laisse tes craintes, Cerinthus : le dieu ne nuit pas aux amants ; 15
 Contente-toi d'aimer toujours : ton amie est sauvée pour toi ;
 Il n'est pas besoin de pleurer : les larmes seront mieux à propos 21
 Si un jour elle se montre plus sévère envers toi. 22
 Mais à présent, elle est toute à toi, et dans sa candeur, ne pense 17
 Qu'à toi seul : c'est en vain qu'une foule naïve l'assiège.
 Phébus, sois clément : une grande gloire rejaillira sur toi
 Pour avoir rétabli deux êtres en préservant un seul corps. 20
 Bientôt tu seras à la fête, tu seras joyeux, quand l'un et l'autre, 23
 A l'envi, rendra gaiement les honneurs dus à tes autels sacrés.
 Alors la foule pieuse des dieux te déclarera bienheureux, 25
 Chacun souhaitant pour lui-même les arts qui sont les tiens.

2.1. Sannazar, texte latin²⁴*Elegia I, 4 :**Ad Lucinam, parturiente Cornelia Piccolominea,
Antonii Garlonii Allifarum Domini coniuge.*

Affer opem tenerae tandem, Lucina, puellae :
 Auxilio digna est quam tueare tuo.
 Te vocat, et madidis solam suspirat ocellis,
 Et roseo tacitas fundit ab ore preces.
 Illa quidem insueto languet male firma dolore, 5
 Vixque potest longae tot mala ferre morae.
 At tu, Diva, veni tecumque unguenta repostae
 Pyxidis et, siqua est quae iuvet herba, feras.
 Sic flentis miseros iuvenis compescere questus, 10
 Sic una poteris sorte levare duos.
 Lucis adest Dea magna : metum iam comprime, Garlon :
 Non frustra est lachrymis illa vocata tuis.
 Da costum, myrrhamque focis, quaeque orbe remoto
 Cinnama per rubras navita vectat aquas.
 Ipse Deam venerare, sacras proiectus ad aras, 15
 Et Genio annosum saepe refunde merum.
 Sed trepidi cessere metus, cessere querelae :
 Iam parit adventu tacta puella Deae :
 Iam puerum est enixa : vides ut lumine matrem
 Exprimat ? en, tenero quantus in ore decor! 20
 Salve, parve puer, cui iam felicia rident
 Saecula, cui pharetram sponte remittit Amor.
 Nam sive auratis humeros armare sagittis,
 Seu iuvet accensas sollicitare faces,
 Seu potius iactare leves pueriliter alas 25
 Et dare neglectas post tua terga comas :
 Quis te non Paphiis eductum vallibus, aut quis

²⁴ Texte tiré de : Actius Sincerus Sannazarius, *Opera latine scripta*, éd. Janus Broukhusius, 2^e éd. (Amsterdam, 1728), pp. 95–96, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale de France, YC-7838.

Idaliae puerum non putet esse Deae ?
 Vive, precor, blandumque oculis ridere parenti
 Assuesce, et dulces disce movere iocos. 30

2.2. Sannazar, traduction

Elégie I, 4 :

*A Lucine, à l'occasion de l'accouchement de Cornelia Piccolomini,
 épouse d'Antonio Garlon comte d'Alife.*

Apporte enfin ton aide, Lucine, à une tendre jeune femme :
 Elle est digne d'être protégée par tes soins.
 Elle t'appelle, et soupire après toi seule, les yeux baignés de larmes ;
 Et de sa bouche de rose, elle exhale de silencieuses prières.
 Car elle dépérit, affaiblie, sous les coups d'une douleur inconnue, 5
 Et peut à peine supporter les mille maux d'un long travail.
 Déesse, approche-toi donc, et apporte avec toi les onguents
 De ton flacon secret, et toute herbe susceptible de la soulager.
 Ainsi tu pourras calmer les tristes plaintes de son mari en pleurs,
 Ainsi tu pourras soulager deux êtres d'un seul coup. 10
 Voici venir la grande Déesse de la Lumière !²⁵ Oublie ta peur, Garlon :
 Ce n'est pas en vain que tu l'as appelée de tes larmes.
 Donne au foyer des aromates, et de la myrrhe, et ces écorces de cannelle
 Que le marin ramène de loin, à travers les flots rougeoyants.²⁶
 Vénère toi-même la Déesse, en te jetant au pied des autels sacrés 15
 Et verse au Génie, à plusieurs reprises, un vin chargé d'ans.
 Mais voilà qu'ont pris fin les craintes tremblantes, pris fin les plaintes:
 Déjà la jeune femme enfante, touchée par la venue de la Déesse;
 Déjà elle a mis l'enfant au monde. Vois-tu comme il a les yeux
 De sa mère ? Ah, que de grâce dans ce tendre visage ! 20
 Bienvenue, petit enfant, toi à qui d'heureux siècles sourient déjà,
 Toi à qui l'Amour remet spontanément son carquois.
 Car, s'il te plaisait d'armer tes épaules de flèches dorées,
 Ou bien de brandir des torches enflammées,

²⁵ Allusion à l'étymologie de Lucina.

²⁶ Sans doute la Mer Rouge.

Ou encore de remuer des ailes légères, dans un geste enfantin, 25
 En rejetant négligemment tes cheveux dans ton dos :
 Qui ne te croirait pas né dans les vallées de Paphos ?²⁷ Ou qui
 Ne te prendrait pas pour le fils de la déesse d'Idalie ?²⁸
 Vis, je t'en prie; entraîne-toi à sourire doucement des yeux
 A ta mère, et apprends à éveiller ses tendres rires. 30

3.1. Burgundius, texte latin²⁹

Elegia III.

*Ad Iunonem Lucinam, in partu Iodocae Borlunt,
 coniugis nobilis viri Adriani Le Prevost a Basserode, Domini d'Inghiem, etc.*

Iuno potens uteri, tenerae succurre puellae,
 Nec pigeat medicas applicuisse manus.
 Sive probes Phoebe, seu vis Lucina vocari,
 Seu mage de vultu triplice nomen ames,
 Pelle moras, quaeso. Nam te Latoia quondam 5
 Auxilium matri dulce tulisse ferunt.
 Ex illo faciles didicisti reddere partus,
 Hinc res tutelae creditur illa tuae.
 Te rogat et supplex nutrix sua brachia tendit,
 Terque citat nomen relligiosa tuum. 10
 Effice ne crudo succumbat nupta dolori,
 Et premat aeterna lumina nocte sopor.
 Omnia servabis, tantum servaveris unam,
 Parta salus multis illa levamen erit.
 Pronuba quos pariter iunxti, pariterque tuere. 15
 Ah nimium dominae vir timet ille suae !
 Palluit ad quosvis clamores, oraue tergens,
 Extremum fati credidit ire diem.
 Prevosti, iam pone metus, tibi blandulus infans

²⁷ Paphos : ville de Chypre consacrée au culte de Vénus.

²⁸ La déesse d'Idalie : Vénus (Idalie : autre ville de Chypre).

²⁹ Texte tiré de : N. Burgundius, *Poemata* (Anvers, 1621), p. 71, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque municipale de Besançon, Fonds ancien 223299.

Prodiit, adstantes occupat ecce manus.	20
Occupat et vultus, aliae mirantur ocellos,	
Pars etiam roseas praedicat esse genas.	
Sunt quoque quae dicant : « Quantum candoris in illo est !	
At faciem demas, cetera patris erunt. »	
Festinate, nurus, puerum detergere lymphis,	25
Vt fiat laeto copia plena viro.	
Basiolum teneris suspirat ferre labellis :	
Ne faciat longas fabula vestra moras.	
Tu quoque, parve puer, disce arridere parenti,	
Disce, puer, lepidum figere basiolum.	30
Cum te sera dies necnon firmaverit aetas,	
Illius in curas erudiendus eris.	
Stemmata percurres annalibus eruta priscis	
Et series regum nobiliumque genus,	
Inveniesque illic atavos atavique priores	35
Altius e vulgi faece levasse caput.	

3.2. Burgundius, traduction

Troisième élégie.

*A Junon Lucine, pour l'accouchement de Jossine Borluut,
épouse du noble Adrien le Prévost de Basserode, Seigneur d'Inghiem etc.*

Junon qui gouverne les entrailles, secours une tendre jeune femme,
Et ne rechigne pas à poser sur elle tes mains qui guérissent.
Quel que soit le nom sous lequel tu veux être invoquée : Phébé, ou Lucine,
Ou plutôt l'appellation qui témoigne de ta triple apparence³⁰,
Hâte-toi, je t'en prie. On raconte en effet que jadis, fille de Latone, 5
Tu as prodigué à ta mère une assistance bénéfique.³¹
C'est de là que tu as appris à rendre les accouchements faciles,

³⁰ Le nom de Phébé et l'allusion à une triple apparence renvoient à la déesse Diane/ Artémis.

³¹ Selon une tradition transmise par Servius (*Comm. in Buc.*, IV, 10), Diane/Artémis, la sœur jumelle d'Apollon, serait née la première et aurait ensuite aidé sa mère à accoucher de son frère.

De là que cet événement est placé sous ton patronage.
 La nourrice t'invoque, elle tend les bras vers toi pour te supplier,
 Et, scrupuleuse dans sa pitié, prononce trois fois ton nom.³² 10
 Empêche que la jeune mariée ne succombe à ses cruelles douleurs
 Et que le sommeil ne close ses yeux pour une nuit éternelle.
 En préservant cette seule femme, c'est tout un foyer que tu préserveras;
 Ce salut, si tu l'assures, sera un soulagement pour beaucoup. 14
 Ceux que tu as unis en tant que déesse du mariage³³, protège-les aussi;
 Ah, cet homme-là est submergé de craintes pour son épouse.
 Il est devenu tout pâle à chacun de ses cris et, s'épongeant le visage,
 Il a cru qu'était venu pour elle le dernier jour de sa destinée.
 Prévost, oublie désormais tes peurs : un adorable bébé 19
 Vient de naître, déjà il occupe les mains des femmes présentes
 Et occupe leurs regards : les unes admirent ses jolis yeux,
 Les autres proclament que ses joues sont toutes roses.
 D'autres encore s'exclament : « Comme son teint est éclatant ! »
 « Mais si l'on excepte le visage, le reste viendra du père. »
 Dépêchez-vous, jeunes femmes, de nettoyer l'enfant à l'eau claire, 25
 Pour que le bonheur de l'homme puisse être complet :
 Il aspire à poser un bisou sur les douces petites lèvres ;
 Que vos discours ne le retardent pas plus longtemps !
 Toi aussi, petit enfant, apprends à tendre un sourire à ton père,
 Apprends, petit, à lui donner un bisou plein de charme. 30
 Lorsque l'âge et le passage des jours auront accru tes forces,
 Le souci d'assurer ton instruction lui reviendra.
 Tu parcourras les arbres généalogiques tirés des vieilles annales,
 Contenant les lignées des rois et la race des nobles,
 Et tu y découvriras que tes ancêtres et les pères de tes aïeuls 35
 Ont élevé leur tête bien au-dessus de la lie populaire.

³² Dans l'Antiquité, une valeur magique était attribuée au chiffre trois, notamment dans les incantations (cf. par exemple Tib., I, 2, 54).

³³ Junon *pronuba* est la patronne des mariages.

4.1. Verbiest : texte latin³⁴*Elegia prima.*

*Calliope variis accinentium ad cunas
Virtutum Charitumque obsequiis recreatur.*

Dicebam : « Lucina fave, totque adspice curas
Et Fernandiadae vota precesque domus.
Te vocat et tacitis suspirans saepe querelis
Implorat medicas Elisabetha manus.
Ah nisi succurras, perdes duo corpora in uno 5
Et geminum in luctum funera bina dabis.
Ante suam perimet matrem, quam viderit infans;
Ante nocens patri, quam bene natus erit.
Ah melius ! patremque metu, matremque dolore
Eripe, quamque potes, nam potes, adfer opem. 10
Sic semper faciles dicaris reddere partus
Dum reseras iunctas pronuba diva manus.
Tunc tibi votivas suspendam mille tabellas
Et dicam : haec gratae dona parentis habe. »
Haec ego ; mota Dea est, nostrumque experta favorem 15
« Mater, ait, subolem, quam petis, illa dabit.
Haec magnos, fateor, prius est subitura dolores,
Sed pariet magnus gaudia magna dolor. »
Pone metum, Fernande, dedit tibi debita coniux
Quae prius optasti gaudia, pone metum. 20
Nata tibi suboles, tantae nova gloria stirpis,
Nostraque sunt illo gaudia nata die,
Haec quoque percipimus, quamvis procul absumus : absens
Sic sibi quae vellet cernere fingit amor.
At vos, Hesperiae, quibus haec fas cernere, terrae, 25
Plaudite io, tanto dicite digna die.
Quod licet, ad cunas absens mea carmina mittam

³⁴ Texte tiré de : F. Verbiest, *Illustrissimis conjugibus don Ferdinando et Elisabethae de Zuniga ... in filiae amantissimae natali gratulatio* (Courtrai : Van Ghemmert, 1640), d'après l'exemplaire de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, V.H. 25.009 B 28.

Et quo non possum corpore, mente sequar.
 Tu, pater, interea teneris da basia labris,
 Et quamvis dederis plurima, plura refer. 30
 Aspicias ? Vt placidis quid lene arridet ocellis,
 Iam nunc visa suo velle placere patri ?
 Amplexus petit ecce tuos, tibi parvula tendit
 Brachia, quasque potest, porrigit illa manus
 Maternumque suis exoptat sugere labris 35
 Vber et in caro ludere posse sinu.
 Qualis fronte micat ! Similis quam forma parenti !
 Vt reor, « haec » dices « pars mei, et illa mei est »,
 Inque uno geminos poteris cognoscere vultus :
 Namque oculos patris, caetera matris habet. 40
 Quosque refert facie, referet virtute parentes :
 In nata totus vivet uterque parens.
 Sic eadem virtutis erit, quae nominis haeres,
 Hanc primam patrias dum petet inter opes.
 Iam nunc attonitas rapit ad cunabula Divas 45
 Tres inter Charites prima futura Charis.
 Sic oculi, niveaeque manus, et eburnea cervix,
 Castaque cum labris ora, genaeque placent.
 Ecce venit Probitas, laetaque Modestia fronte,
 Et socia iunctus cum Pietate Pudor. 50
 Haec spargit violas, roseas fert illa coronas,
 Liliaque aeternae signa pudicitiae.
 Dum parat haec cunas, gremio foveat illa puellam,
 Basiaque alternis datque petitque labris.
 Altera ad alterius convertens lumina vultum 55
 « Quantus, ait, roseo splendet in ore decor ! »
 Haec oculos, stupet illa manus, stupet altera frontem,
 Illa genas, teneros laudat et illa pedes.
 Iamque omnes famulis cunas agitare lacertis
 Et viridi certant flore operire torum. 60
 Naeniolis teneras mulcent puerilibus aures ;
 Illa canit, vocat haec : « blandule somne, veni » ;

Hos inter plausus omnes circumspicit infans,
 Et gaudet vultu quamque notare suo,
 Et modo subridet, modo parvas arrigit aures, 65
 Et capit oblatas ore manuque rosas.

4.2. Verbiest : traduction

Première élégie.

*Calliope³⁵ trouve son délassement dans les diverses marques de déférence
 des Vertus et des Grâces qui viennent chanter près du berceau.*

Je m'exclamaï : « Lucine, sois clémente, vois les innombrables soucis,
 Les prières et les vœux de la maison de Fernando !
 Isabel t'appelle et, poussant force soupirs chargés de plaintes
 Silencieuses, elle implore tes mains qui guérissent.
 Ah, si tu ne la secours pas, tu perdras deux corps en un seul, 5
 Tu causeras un double décès qui sera doublement pleuré.
 Le bébé tuera sa mère avant même de l'avoir vue,
 Il nuira à son père avant même d'être bel et bien né.
 Puissent les choses tourner mieux ! Libère le père de sa peur, la mère
 De sa douleur, et puisque tu le peux, apporte l'aide que tu peux. 10
 Garde ainsi toujours la réputation de rendre les accouchements aisés,
 Tandis que, déesse des noc³⁶, tu dénoues les mains jointes.³⁷
 Alors, je suspendrai pour toi mille tablettes votives,
 En disant : 'Reçois ces dons d'une mère reconnaissante' ».
 Je me tus ; la déesse fut émue et, ayant appris à apprécier notre faveur, 15
 Déclara : « Cette mère enfantera la descendance que tu réclames.
 Auparavant, je l'avoue, elle devra traverser de grandes douleurs,
 Mais cette grande douleur engendrera de grandes joies. »
 Oublie tes craintes, Fernando, ton épouse t'a donné les joies méritées
 Dont tu avais conçu l'espoir ; oublie tes craintes. 20

³⁵ La voix de cette Muse se confond avec celle du poète.

³⁶ L'adjectif *pronuba* (« qui préside aux mariages ») est une épithète de Junon, comme peut l'être *Lucina* (v. 1).

³⁷ Le geste de joindre les mains avait dans l'Antiquité la réputation de bloquer le « dénouement » des accouchements. Cf. l'épisode raconté par Ovide (*M.*, IX, 273–323, spéc. 314–315) : alors qu'Alcmène était près d'accoucher du fruit de ses amours avec Jupiter, Lucine, corrompue par Junon, retarda sa délivrance par différents moyens magiques, notamment en croisant les mains.

En ce jour est née pour toi une descendance, la nouvelle gloire
 D'une si grande lignée, ainsi que, pour nous, le bonheur.
 Nous le ressentons aussi, malgré notre éloignement : ainsi,
 L'amour absent se forge l'image de ce qu'il voudrait contempler.
 Mais vous, terres d'Hespérie³⁸, vous à qui cette contemplation est permise,
 Applaudissez et prononcez des paroles dignes d'un si grand jour.
 Loin de vous, je ferai ce qui m'est possible : j'enverrai mes poèmes au
 berceau,
 Et là où je ne peux me rendre physiquement, j'irai en pensée.
 Toi, entre-temps, ô père, donne des bisous à ces tendres lèvres :
 Et en aies-tu donné tant et tant, reçois-en davantage encore. 30
 Vois-tu comme ta fille te sourit doucement de ses yeux sereins,
 Semblant dès à présent vouloir plaire à son père ?
 Voilà qu'elle demande à être embrassée, elle tend vers toi ses tout petits
 Bras et étend ses mains autant qu'elle le peut.
 Elle aspire à téter le sein maternel, à y appliquer ses lèvres, 35
 Et à pouvoir jouer dans le giron de sa mère chérie.
 Comme son front brille ! Comme elle ressemble à son père !
 Tu diras, je pense : « ce trait-ci est de moi, et celui-là aussi ! ».
 Et dans son seul visage, tu pourras en retrouver deux : car l'enfant
 A les yeux de son père, tandis que le reste lui vient de sa mère. 40
 Et ces parents que son visage rappelle, sa vertu les rappellera aussi :
 Chacun des parents vivra tout entier dans sa fille.
 L'héritière de leur nom sera donc aussi celle de leur vertu,
 Qu'elle quérira en premier parmi les richesses de son père. 44
 Dès à présent, elle attire près de son berceau les Déesses stupéfaites,
 Elle qui deviendra la première d'entre les trois Grâces,
 Tant ses yeux, ses mains de neige et son cou d'ivoire ont de charmes,
 Ainsi que ses joues, ses lèvres et son pur visage.
 Voici venir l'Honnêteté, la Modestie au front joyeux,
 Et la Pudeur escortée de sa compagne la Piété. 50
 L'une répand des violettes, l'autre apporte des couronnes de roses,
 Ainsi que des lys, symboles de pureté éternelle.
 Pendant que l'une prépare le berceau, l'autre tient la fillette au chaud
 Dans son giron, donnant et recevant tour à tour des baisers.
 Une autre, tournant les yeux vers une de ses compagnes, 55

³⁸ Le terme Hespérie désigne les régions situées au couchant ; ici, il s'agit de l'Espagne.

S'écrie : « Quelle beauté resplendit dans ce visage de rose ! »
 L'une admire ses yeux, une autre ses mains, une autre encore son front ;
 Celle-ci fait l'éloge de ses joues, celle-là, de ses tendres pieds.
 Toutes rivalisent bientôt pour balancer le berceau d'une main diligente,
 Et pour couvrir le lit de fleurs fraîchement coupées. 60
 Elles charment ses tendres oreilles de petites berceuses enfantines,
 L'une chante, et l'autre appelle : « Viens, doux petit sommeil ! ».
 Au milieu de cette animation, la fillette les embrasse toutes du regard,
 Et se réjouit de poser les yeux sur chacune des déesses.
 Tantôt elle sourit en douce, tantôt elle tend ses petites oreilles, 65
 Et prend les roses offertes dans ses mains et dans sa bouche.

1. Un accouchement dans une famille bourgeoise au XVIIe siècle



Abraham Bosse, *Le Mariage à la ville : l'Accouchement*, 1633³⁹

³⁹ Eau-forte et burin, 260 x 337. Tours, MBA, 1992-1-2 (<http://expositions.bnf.fr/bosse/grand/079.htm>).

Transcription des vers français se trouvant sous la gravure⁴⁰ :

L'ACCOUCHEE : Hélas ! je n'en puis plus ! le mal qui me possède /
Affaiblit tous mes sens ; / Mon corps s'en va mourant et n'est point de
remède / Aux peines que je sens.

LA SAGE-FEMME : Madame prenez patience, / Sans crier de cette
façon ; / C'en est fait, en ma conscience, / Vous accouchez d'un beau
garçon.

LE MARI : Cette nouvelle me soulage, / Voilà tout mon deuil effacé, /
Sus, mon coeur, ayez bon courage, / Votre mal est tantôt passé.

LA DEVOTE : Dans ce pénible effort, à qui n'est comparable / Aucun
autre tourment, / Délivrez-la Seigneur, et soyez secourable / A son
enfantement.

⁴⁰ L'orthographe a été modernisée.

6. Tableau comparatif des quatre poèmes

TIBULLE IV, 4	SANNAZAR
v. 1-2 : <i>Huc ades... Phoebe</i>	v. 1 : <i>Affer opem Lucina</i>
	v. 3-4 : <i>Te vocat et madidis solam suspirat ocellis / Et roseo tacitas fundit ab ore preces</i>
v. 3-4 : <i>crede mihi, propera, nec te, iam, Phoebe, pigebit / formosae medicas applicuisse manus</i>	
v. 9-10 : <i>Sancte, veni, tecumque feras, quicumque saporis, / quicum- que et cantus corpora fessa levant.</i>	v. 7-8 : <i>At tu Diva veni, tecumque unguenta repostae / Pixidis, et, siqua est quae iuvet herba, feras.</i>
v. 15 : <i>Pone metum, Cerinthe</i>	v. 11 : <i>metum iam comprime, Garlon</i>
v. 19-20 : <i>laus magna tibi tribuetur in uno / corpore servato restituisset duos.</i>	v. 10 : <i>sic una poteris sorte levare duos.</i>
	v. 20 : <i>en, tenero quantus in ore decor.</i>
	v. 19-20 : <i>vides, ut lumine matrem / exprimat ?</i>
	v. 29-30 : <i>blandumque oculis ridere parenti / assuesce, et dulces disce movere iocos</i>
v. 23-24 : <i>...cum debita reddet / certatim sanctis laetus uterque focus</i>	v. 13 : <i>Da costum, myrrhamque focus</i>

BURGUNDIUS	VERBIEST
v. 1 : <i>Iuno... succurre</i>	v. 1 : <i>Lucina fave</i>
v. 9 : <i>Te rogat et supplex nutrix sua brachia tendit</i>	v. 3 : <i>Te vocat et tacitis suspirans saepe querelis</i>
v. 2 : <i>Nec pigeat medicas applicuisse manus</i>	v. 4 : <i>Implorat medicas Elisabetha manus</i>
v. 7 : <i>Ex illo faciles didicisti reddere partus</i>	v. 11 : <i>Sic semper faciles dicaris reddere partus</i>
v. 19 : <i>Prevosti iam pone metus</i>	v. 19 : <i>Pone metum, Fernande</i>
v. 13 : <i>Omnia servabis, tantum servaveris unam.</i>	v. 5 : <i>Ab nisi succurras, perdes duo corpora in uno.</i>
v. 21-22 : <i>aliae mirantur ocellos, Pars etiam roseas praedicat esse genas.</i>	v. 57-58 : <i>Haec oculos, stupet illa manus, stupet altera frontem, / Illa genas, teneros laudat et illa pedes</i>
v. 23 : <i>Sunt quoque quae dicant, quantum candoris in illo est ?</i>	v. 55-56 : <i>Altera ad alterius convertens lumina vultum, / Quantus, ait, roseo splendet in ore decor ?</i>
v. 24 : <i>At faciem demas, cetera patris erunt.</i>	v. 40 : <i>namque oculos patris, cetera matris habet.</i>
v. 27 : <i>Basiolum teneris suspirat ferre labellis</i>	v. 29 : <i>Tu pater interea teneris da basia labris</i>
v. 29-30 : <i>Tu quoque, parve puer, disce arridere parenti, / Disce puer lepidum figere basiolum.</i>	v. 31-32 : <i>Aspicias ut placidis quid lene arridet ocellis, / Iam nunc risu suo velle placere patri ?</i>

